

Compostelle

Chemin de Cluny



Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle, Chemin de
Cluny

© Claude Bernier, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1504-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Quelques années avant d'entreprendre ce chemin, j'avais accompagné ma femme qui participait à un congrès de psychologie à Genève. Nous avions alors réservé une petite auberge à l'ouest de la ville, dans l'ancien Domaine de Voltaire. Pour occuper mes temps libres, je marchais sur de petits sentiers qui sillonnaient le domaine.

Au cours de l'une de ces marches, j'ai croisé un monsieur âgé qui habitait la région depuis sa naissance et qui m'a longuement parlé de Voltaire. Un sujet qui m'intéressait, car j'avais étudié cet auteur durant mes cours de littérature à l'université de Montréal.

Pour la première fois, cet homme m'a parlé également du monastère de Cluny qui faisait jadis la gloire de la Bourgogne. Ce célèbre monastère, disait-il, est à l'origine de la majorité des couvents, des monastères et des églises construits sur le *Camino Francés* en Espagne.

Comme je devais occuper mes journées pendant que ma femme participait au congrès et, désireux d'en savoir davantage sur ce monastère, j'ai décidé de franchir à pied la distance qui me séparait de cette petite ville et de me rendre à Cluny. Une amie qui venait de louer une voiture pour son séjour en France acceptait de venir me chercher deux jours plus tard. C'est ainsi que je suis parti à pied, une première fois, sac au dos, à la découverte de Cluny.

Cluny, mardi, 10 août 2010, 21h

Assis sur un gros bloc de pierre, à deux pas de la porte Sainte-Odile, je regarde le soleil couchant descendre lentement sur les collines du nord de la Bourgogne, dans le lointain. Les bruits de la ville se sont apaisés. Derrière moi, à l'ombre des murs épais qui protègent les habitations, la campagne glisse progressivement dans la pénombre. Au milieu de la cité médiévale, la tour octogonale, dernier vestige de l'immense cathédrale, pointe vers le ciel sa croix dorée qui brille encore sous les feux du soleil mourant. Juste à côté, plus modeste, la tour de l'horloge fait à peine sentir sa présence. Pendant que l'ombre s'étend dans les ruelles, telle une pieuvre aux mille tentacules, je laisse mon esprit divaguer.

Ce soir, après un copieux souper sur la place du Petit Marché, ma femme Micheline et ma belle-sœur Yolande ont quitté les lieux, me laissant seul pour préparer le départ du lendemain.

Toute la journée, nous avons parcouru la petite ville, désireux de connaître davantage cette ancienne cité dont le nom, au Moyen Âge, était connu à travers tout l'Occident. Le lopin de terre, donné par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, à l'abbé Bernon, en l'an 910, s'est rapidement développé et agrandi, au point d'être appelé, à la fin du XIII^e siècle, « l'empire de Cluny ».

Dès notre arrivée aux abords de la ville, ce qui avait d'abord retenu notre attention, c'était, à n'en pas douter, les ruines de l'ancienne cathédrale, consacrée à saint Pierre et saint Paul. Cette église, mise en chantier en 1088, sous le long abbatiat d'Hugues de Semur, recevait la bénédiction du pape Innocent II en 1130. Dès lors, cet immense bâtiment, le plus grand de tout l'Occident, porta des noms les plus prestigieux : « la Jérusalem céleste », « le parvis des anges » ou encore la « *maior ecclesia* ». De fait, il fallut

attendre la construction de **Saint-Pierre de Rome**, au XVI^e siècle, pour connaître un édifice capable de le surpasser en grandeur et en magnificence.

Aujourd'hui, de ce vaste bâtiment, il ne reste que la tour-clocher qui domine encore la ville. Le monastère qui lui était juxtaposé a disparu en bonne partie, sous les pics des démolisseurs, à l'époque de la Révolution française. Dès le XIX^e siècle, les habitants de la ville ont entrepris des travaux pour sauver certains bâtiments : le cloître classique, le passage Galilée, l'avant-nef, également quelques édifices, reliés à l'abbaye par des passages privés, comme l'Hôtellerie de l'abbé Hugues, la chapelle de Jean de Bourbon et le palais de Jacques d'Amboise.

Pour s'imaginer la vie abbatiale qui s'y déroulait, il suffit de penser que dix mille moines déambulaient, chaque jour, au milieu de plus de mille dépendances, essimées ici et là sur ce vaste domaine qui se prolongeait dans la vallée. Cet abbaye, non seulement le plus imposant de la chrétienté, mais aussi, grâce aux lettres patentes que lui avait conférées le pape Innocent II, jouissait de privilèges particuliers au sein de l'Église. À titre de gardien de l'orthodoxie, le chapitre du monastère dépendait directement de l'autorité papale, sans avoir à se soumettre aux directives des évêques de France. Lors des conciles, fréquents à cette époque, l'abbé siégeait immédiatement à la droite du pape. Aux yeux de bien des fidèles, les responsables de l'abbaye de Cluny avaient une réputation nettement supérieure à celle des souverains pontifes dont le prestige était souvent éclaboussé par des querelles incessantes entre le pape et les rois des états chrétiens.

Cependant, à partir du XIV^e siècle, victime de ses succès, devenu trop riche, l'abbaye a commencé à péricliter. Le titre d'abbé étant devenu honorifique, le poste fut convoité par les grands de ce monde. Le roi de France finit par imposer ses volontés sur le choix des dirigeants. Les moines les plus prestigieux quittèrent ces lieux devenus inconfortables pour eux et la Révolution française ne fit que confirmer une chute qui ne cessait de

s'accélérer. La grande église s'écroula sous la hargne des démolisseurs, mais les habitants de la ville réussirent à préserver certains bâtiments auxquels ils donnèrent une nouvelle vocation. Napoléon y installa le Haras national, une race de chevaux pur sang et le pavillon central du monastère offrit le gîte à une école des Arts et Métiers qui accueillent encore des étudiants.

Quand le soleil s'éteignit complètement, je décidai de rentrer à la grande auberge Cluny-Séjour, sur la rue Porte de Paris où j'avais réservé un lit pour la nuit. Je descendis les quelques marches, pensif, vers la place du Petit Marché, contournai l'Hôtel de Bourgogne et suivit les balises, à sens inverse, vers le gîte, car j'allais emprunter ce chemin, demain, pour quitter la ville.

Je me retrouvai seul dans l'auberge, du moins je le crus, jusqu'à ce que j'entende du bruit dans la chambre voisine. J'avais rangé mon sac dans un coin au cas où d'autres pèlerins y viendraient dormir. Pour l'instant, seul dans cette grande chambre de six lits, je mis du temps à m'endormir. Mon esprit cherchait en vain le calme nécessaire pour trouver le sommeil.

Trois jours avant de quitter le Québec, un ami français m'avait envoyé un avertissement. Il avait commencé ce chemin à la fin de juin et l'avait quitté trois jours plus tard. « Trop dur », disait-il. Un chemin en montagnes, mal balisé, où les gîtes se faisaient rares à cette période de l'année, toujours occupés par des compatriotes qui avaient réservé un lit dans les gîtes d'étapes, des mois à l'avance. La préparation de mon chemin ne s'était pas faite sans peine, non plus. Je connaissais les difficultés qui m'attendaient. À 71 ans, j'étais sans doute téméraire d'entreprendre ce chemin, seul. Je savais qu'il serait difficile de rencontrer d'autres pèlerins, de trouver de l'hébergement. Ces sentiers peu fréquentés, loin des villes et des villages, offraient peu de protection. Il me faudrait être très prudent.

Le 25 août, je devais rejoindre mon ami belge, Roger Thomas, à Tolède, pour entreprendre le *Camino del Levante* que nous avions préparé ensemble. Notre séjour en Suisse avec ma femme et ma belle-sœur prenait fin. Je ne voulais pas revenir au Québec pour une si courte période. Quoi de mieux, me dis-je, que de faire un chemin de Compostelle. Les moines de Cluny avaient joué un rôle très important dans la construction de monastères en Espagne. Je désirais marcher sur leurs pas.

Je réussis à dormir quelques heures avant que mon réveille-matin sonne le lever. Dans la petite cuisinette, la dame de la réception m'avait fixé un rendez-vous pour le petit-déjeuner à 7h. Nous arrivons sur place tous les deux en même temps. Nous échangeons quelques mots, puis elle quitte les lieux pour compléter ses tâches du début de la journée. À la sortie de la cuisine, j'arrive face à face avec un étranger qui vient déjeuner, sans savoir que nos pas vont se croiser jusqu'à Puy-en-Velay.

Après avoir fixé solidement le gros sac sur mes épaules, je traverse la ville alors que le soleil sort à peine derrière les collines. Je retrouve les balises : de petits cartons bleus recouverts de lignes jaunes en forme de coquilles. De loin, il faut un œil de lynx pour les apercevoir. Je franchis la Porte Saint-Odile, sous deux arches majestueux qui marquent la fin de la ville et s'ouvrent sur une campagne verdoyante. Je suis une route de campagne, peu fréquentée, qui se dirige vers Tramayes, le village où je veux m'arrêter pour y passer la nuit, à dix-huit kilomètres de Cluny.

Dès les premiers pas, une sensation de bien-être m'envahit. Après tous ces sentiers et ces multiples routes parcourus sur les chemins de Compostelle, l'aventure n'a plus de surprise pour moi. Je pars confiant, trop confiant même. Au cours de l'avant-midi, j'éprouve un réel plaisir à marcher ainsi, seul, à travers la campagne française.

Le chemin de Coigny descend vers une rivière et remonte sur une colline, appelée Bel-Air, offrant une vue magnifique sur la vallée de la Grosne. Au bas de la colline, le village de Touzaine possède quelque chose de bucolique, de serein, qui m'attire. Je descends vers le creux de la vallée par une série de zigzags qui n'enlèvent rien à la poésie des lieux. La petite église, entourée d'une dizaine de maisons, semble dormir encore dans la douceur du matin. À la sortie du village, un sentier gravelé longe le boisé de Baroux. Je marche comme un prince qui visite ses terres dans la paix et la tranquillité des lieux. À ma gauche, sur la colline, le village de Sainte-Cécile s'éveille à peine. Un pont nouvellement aménagé sur la rivière Grosne permet de rejoindre les agglomérations de Le Rompay et Les Brosses. Une forêt de sapins qui sentent bon m'accueille à bras ouverts. Au boisé de Rompay succède le boisé des Belousards. Au milieu de la forêt, une grosse pierre m'offre un siège. 10 h va bientôt sonner. Je m'arrête pour boire un peu d'eau et réserver une chambre pour y dormir.

Durant les semaines précédentes, lors d'un échange de maisons à Zurich, nous avons fait une courte visite à Mulhouse, en France. J'en avais profité pour me procurer un téléphone. Cet appareil allait m'être très utile au cours de prochains jours. Le guide de Chamina où j'avais puisé mes informations conseillait fortement aux marcheurs de réserver un lit vingt-quatre heures à l'avance. Je m'étais dit qu'en appelant au cours de l'avant-midi, au moment où les femmes de ménage sont à l'œuvre, je pourrais sûrement recevoir une réponse rapide et précise.

En visitant Cluny, hier, une librairie avait retenu mon attention. On y vendait un guide en allemand : Jacobsweg Cluny-Le Puy-en-Velay. Les informations concernant le chemin étaient écrites en langue allemande, mais tout ce qui concernait le logement était rédigé dans la langue de Molière. De facture assez rudimentaire, pour simplement dix euros, ce guide pourrait m'être utile. Je n'ai jamais regretté mon achat. Il complétait parfaitement les renseignements que me donnait le guide de Chamina.

Donc, assis sur ce bloc rocheux, je commence mes appels. Pour cette première journée, je désire faire une petite étape. La ville de Tramayes, à dix-huit kilomètres, me semble l'endroit tout désigné. Mes projets vont frapper un mur. Au gîte d'étapes, aucune réponse. Le répondeur semble débranché. L'Hôtel Le Maronnier et La Grange fleurie annoncent « complet ». L'accueil jacquaire ne répond même pas. Je vais devoir marcher davantage. Deux kilomètres plus loin, le gîte Belperret répond « complet », de même que le gîte Les Thozets, à quatre kilomètres en aval. La panique commence à agiter mon esprit.

Au cours de mes autres chemins, j'ai souvent pensé que je pourrais dormir sous un arbre, devant le porche d'une église et même en plein champ, sous un ciel étoilé. Mais ce matin, avant de partir, la dame de Cluny-Séjour m'avait affirmé que la météo prévoyait de forts vents et des orages pour la fin de la journée. Il fallait absolument que je me trouve un toit pour la nuit. Quand je téléphone au gîte d'étapes de Cenves, à 28 kilomètres de Cluny, la dame me répond que son établissement affiche complet, mais que je pourrais certainement trouver un lit chez les Sœurs de Saint-Jean. Du coup, je me sens soulagé. J'aurai enfin un toit. Je reprends le gros sac avec enthousiasme.

J'arrive à Tramayes vers 12h30. Près de la gare, des plantes grimpantes entourent une terrasse fleurie. Une véritable invitation à s'arrêter. La dame me présente le menu du jour : de la saucisse sur des pâtes. Cela me convient parfaitement. Pendant que je déguste une bière comme apéritif, je jette un coup d'œil sur le village. Il aurait fait bon s'arrêter ici pour la nuit. Malheureusement, aucune place n'est disponible. La dame me le confirme, lors de l'addition. Je dois poursuivre mon chemin.

À la sortie du village, des travaux routiers ont fait disparaître les balises. Les marques d'un autre chemin, faites d'un trait jaune et d'un trait blanc, ornent, seules, les poteaux routiers du carrefour. Depuis ce matin, ces